

# Les Agents Libérateurs Apolitiques Selon Herbert Marcuse

Mustapha Akrou, Université Mentouri - Constantine



## Résumé

Dans cet article, nous avons essayé d'aborder le rôle libérateur qu'Herbert Marcuse attribut à la technologie post-industrielle, à savoir l'automatisation ; ainsi que le facteur artistique et sa contribution libératrice. Pour ce qui est du facteur technologique (Automatisation), sa contribution libératrice consisterait à faire disparaître l'aliénation et sa forme économique-sociale la « réification ». C'est pourquoi Marcuse conteste le machinisme qui est responsable d'un genre particulier d'esclavage et suggère pour le renouveau des moyens de productions à base d'automatisation à condition qu'elles soient parfaites et généralisées. Outre l'éclatement de la réification, l'automatisation jouerait un rôle très important dans la création d'un temps libre nécessaire à toute libération de l'homme. Ce serait, donc, la transcendance historique vers une nouvelle civilisation. De même que l'automatisation ne signifie pas pour Marcuse la fin du travail comme travail, mais plutôt la fin du travail aliénant. Car Marcuse conçoit le bonheur dans le travail, contrairement à Marx qui le situerait à l'extérieur. Outre la libération du temps de travail en temps libre et la transformation du travail comme jeu, l'automatisation finirait, selon Marcuse, pour vaincre la pénurie et le manque (l'Anankè)...

Hormis le rôle libérateur de la dimension technologique, la dimension esthétique contribue, à son tour, à la libération de l'homme. De part son effet sur la superstructure, l'art peut, également, contribuer à changer la conscience des hommes et des femmes qui pourraient changer le monde. L'art peut contribuer, à coup sûr, à la naissance d'une « nouvelle sensibilité » capable de créer des situations nouvelles qui seront négatrices de l'ordre établi. De même que la fonction critique de l'imagination réside, principalement, dans son refus d'accepter, comme définitives, les limitations imposées par l'ordre établi à la liberté. Marcuse, attache aussi une grande importance à d'autres composantes de l'esthétique, telles que la forme, la subjectivité de l'œuvre d'art, l'autonomie et surtout la sublimation esthétique...

من خلال هذا

التحرّري الذي نسبته هيربرت

( )

أما فيما يخص الدور التحرّري  
للتكنولوجيا الحديثة ( )  
الأطممة، فإنه يتمثل في

فضلا عن العلاقات الإنسانية التي  
تظهر في صورة التشيؤ. لهذا  
السبب رفض ماركوز الآلية  
القديمة، لأنها تتسبب في خلق  
ودية في العمل

الوضعية، باتخاذ الأطممة  
كوسيلة تقنية تحررية، بشرط أن

الأساسي للأطممة هو القضاء على  
التشيؤ في العلاقات الاجتماعية  
المهنية، فضلا عن كونها تخلق  
ما يسمى بـ"الوقت"  
يدعو إليه ماركوز، و  
يعتبر أساس كل تحرر إنساني،  
كل حضارة إنسانية جديدة.

بفضل الأطممة، لا يعني القضاء

ماركوز يرى، على خلاف ماركس،

في حين أنّ ماكس يرفض ذلك، لأن

فماركوز يعتبر الأطممة هي أساس  
لأنها تقضي

انها  
أن تحوّل العمل إلى تسلية و  
مصدر سعادة. كما أنها تقضي  
(Anankè)

وزيادة على الدور التحرري،  
الذي تلعبه الأطممة، فإن  
ماركوز أعطى وظيفة تحررية  
للعمل الفني، من خلال تأثيره  
على البنية الفوقية للإ.  
الفن يؤثر على ذهنية  
يولد فيه الوعي  
الكافي لخلق عالم جديد. فبهذه  
الكيفية يخلق الفن "حسية  
جديدة" بإمكانها دفع عجلة  
التغيير. ولا ريب أن الإبداع  
الفني يقوم أساسا على  
مخيّلة، التي ترفض ما هو  
تطرح الجديد المحرّر. و  
زيادة عن المخيّلة، فإن ماركوز  
يعطي أهمية بالغة لمقومات  
فنية أخرى كالاتمام بالشكل،  
والذاتية في العمل الإبداعي،  
والإستقلالية، والتصعيد  
(Sublimation)



Nous tâcherons d'élucider, dans cette modeste étude, les agents libérateurs apolitiques qui, selon le philosophe germano-américain, pourraient être d'une grande utilité à la libération de l'homme moderne. La technologie moderne, le progrès scientifique, dans son sens le plus large, a, sans aucun doute, un rôle très important à jouer dans la libération de l'homme. Et les cogitations de Marcuse n'ont pas épargnées ce domaine qu'il considère comme très important, sans quoi la liberté serait impossible. S'il est certain que "la liberté, selon Marcuse, dépend très largement du progrès technique et des acquisitions de la science",<sup>(1)</sup> cela ne veut pas dire que le processus de développement, scientifique et technologique, se déroule dans un climat anarchique et désorienté. Mais pour que ce processus puisse atteindre ses objectifs, il faudrait que la science et la technologie modifient leur orientation et leurs objectifs actuels; qu'elles ne soient pas à la merci de la classe oppressive, qui les utilise comme bon lui semble; qu'elles ne soient pas des agents de la destruction et de l'aliénation. C'est seulement alors que l'on pourrait parler d'une technologie de libération; une technologie qui n'obéisse qu'à une conception scientifique capable d'imaginer et de bâtir une société humaine qui n'accepte ni l'exploitation de l'homme par l'homme ni l'esclavage du travail aliénant.

### ***1 - L'AUTOMATION COMME FORCE LIBÉRATRICE***

Ce processus de développement technologique a atteint son apogée, dans le domaine de la production, dans l'automation, c'est-à-dire dans une industrie entièrement automatisée qui mettrait fin à l'industrie machiniste et semi-automatique, qui est, en quelque sorte, responsable (pour une partie seulement) du travail aliénant (le labeur) et de l'exploitation. L'avènement de l'automation, dans la société post-industrielle, mettrait fin au machinisme, car le règne du machinisme a été jusqu'à présent néfaste pour la liberté de l'homme. Il l'a réduit tout simplement en esclave du patronat, d'un côté, et de l'autre côté, esclave de la machine elle-même, d'où le comble de l'aliénation. La machine est devenue, comme l'a montré M. Simondon, « un esclave qui sert à faire d'autres esclaves »<sup>2</sup>.

Il est pratiquement impossible de travailler sur les machines sans pour autant tomber, de quelque manière, sous leur dépendance. C'est pour cette raison là que Marcuse avait dénoncé - dans le machinisme de la société industrielle actuelle - le spectre de l'exploitation et de l'asservissement, malgré que les machines font épargner aux travailleurs les grands efforts qu'ils ont connu avant le règne du machinisme; malgré qu'elles leur épargnent de grandes dépenses d'énergie; malgré tout cela elles restent monotones, « laides » et fastidieuses. Elles obligent les hommes à des activités qui ne correspondent nullement avec leurs désirs et leurs facultés. C'est pourquoi Marcuse conteste le machinisme qui est responsable d'un genre particulier d'esclavage, et suggère le renouveau des moyens de productions: l'automation. Car l'automation détachera complètement l'homme de la machine, à condition qu'elle soit parfaite et généralisée. Les avantages que recèle cette technologie sont nombreux et variés.

D'après Marcuse, le premier avantage que l'établissement de l'automation devrait introduire dans la société est l'éclatement de cette fameuse « réification » du travailleur, que Marx a tellement critiquée dans le Capital. Car jusqu'à présent, ainsi qu'on le notait plus haut, la machine n'a pu contribuer qu'à l'allègement du travail humain. L'homme reste, quand même, enchaîné au véhicule qu'il pilote, à l'appareil qu'il manœuvre, au métier dont il dirige le fonctionnement. Alors qu'avec la venue de l'automation, l'esclavage va pouvoir enfin être transféré totalement à la machine, puisque c'est elle désormais qui travaille toute seule, sans avoir vraiment besoin d'une force de travail extérieur à elle. Si l'automation devenait le processus de la production industrielle, écrit Marcuse, elle révolutionnerait la société toute entière. La réification de la force de travail humain atteignant alors à la perfection, il se produirait un éclatement de la force réifiée, une brisure de la chaîne qui assujettit l'individu au mécanisme.

Outre l'éclatement de la réification, l'automation jouerait un rôle très important dans la création d'un temps libre. Si la société parvenait à réaliser une automation complète, dans le domaine des productions de première nécessité, écrit Marcuse, l'homme bénéficierait d'un temps libre tel qu'il pourrait enfin donner forme à sa vie privée et sociale <sup>(3)</sup>. Ce serait la transcendence historique vers une nouvelle civilisation. Mais pour qu'une pareille transformation devienne possible, il est évidemment nécessaire de renverser l'ordre des priorités habituelles. On doit faire en sorte qu'on accorde plus d'importance à l'obtention des loisirs qu'à l'acquisition des biens matériels.

L'Automation, dans ce cas là ne permet pas seulement de produire, elle permet aussi le passage de la quantité à la qualité, elle opère une

trans-substantiation de la force de travail qui devient, séparée de l'individu, un objet productif indépendant. Dans ce cas là, la relation entre temps libre et temps de travail serait même inversée; le temps de travail devenant marginal et le temps libre essentiel. A ce moment-là, on pourrait, bien entendu, parler d'une libération du temps. De même qu'il en résulterait « une transformation radicale du contenu des valeurs et un mode de vie incompatible avec la civilisation traditionnelle » <sup>(4)</sup>. L'Automation supprimerait l'aliénation et le temps du travail serait réduit à un minimum, et il y aura interchangeabilité entre les fonctions. Cette diminution de la longueur de la journée de travail est, d'après Marcuse, "la première condition préalable de la liberté ." <sup>(5)</sup>

La vision de Marx du travail est totalement différente de celle de Marcuse. Pendant que Marx parle de « l'abolition du travail » pour réaliser la liberté, Marcuse, au contraire, maintient le travail, et parle de la possibilité de la transformation du travail en jeu; c'est-à-dire de l'avènement du travail non aliénant. D'une part parce ce que le temps de travail est très court, mais surtout parce que l'automation, à son stade avancée, nécessite des techniciens, des ingénieurs, ceux qu'on appelle les "cols blancs", plutôt que des ouvriers, des prolétaires au sens classique du terme, et ces « cols blancs » se contenteraient seulement du rôle de « surveillants».

L'usine à ce moment-là cesserait d'être une usine où les manoeuvres pénibles et le travail à la chaîne assujettissent l'homme, et deviendrait tout simplement un endroit d'attraction, une " salle de jeu " en quelque sorte, où le jeu de lumière du tableau électronique, la propreté de l'endroit, est à l'ordre du jour. Un tel endroit aurait, sans aucun doute, une fonction esthétique et « érotique » très importante. Le cadre, le « col blanc » plus exactement, en se dirigeant vers l'usine, n'éprouverait pas le sentiment d'aller travailler, mais de "s'amuser" dans une "salle de jeu" de production. De même que le travail pourrait consister à venir chaque matin ou chaque soir approvisionner les automates : robots, etc., et venir chaque soir ou chaque matin recueillir les produits fabriqués. Une telle pratique existe actuellement dans plusieurs pays, notamment au Japon et dans les pays avancés, malgré que l'automation actuelle n'a pas encore atteint son apogée.

Certes, l'automation peut effectivement alléger le travail, le rendre attrayant peut-être, mais il ne faut pas quand même exclure l'apparition de nouveaux problèmes propre à l'automation, cette fois-ci, comme par exemple la fatigue intellectuelle, visuelle, etc., devant les tableaux électroniques. Les employés qui travaillent dans des centres de calculs connaissent cette contrainte de l'employé, et en 1981, selon la presse, les employés qui travaillent dans un centre de calcul à Lyon (France) sont allés

jusqu'à faire grève à cause de la fatigue et des problèmes oculaires contractés devant les tableaux des ordinateurs. Mais il ne faut quand même pas oublier que ces employés faisaient les huit heures par jour, C'est-à-dire que la formule du " temps libre " n'existait pas chez eux. Ce qui est contraire à la vision Marcusienne. Bien entendu, Marcuse a soulevé ce genre de problème qui n'arrivait que là où l'automatisation n'est pas encore généralisée, C'est-à-dire dans des entreprises semi-automatiques, ou "pseudo automatisées ".

Ce genre de travail relève, d'après Marcuse, plutôt du travail mécanisé qu'on rencontre encore aujourd'hui dans le système capitaliste avancé et dont le temps de travail est en grande partie (sinon entièrement) occupé par des réactions automatiques et semi-automatiques qui s'étalent sur toute la vie (plein temps). Ce genre d'occupation est, bien entendu, épuisant, abêtissant, et inhumain. Mais selon Marcuse, une telle situation est le résultat d'une automatisation "bloquée", "partielle", car à l'intérieur de la même usine il y a des secteurs automatisés, semi-automatiques et non-automatisés<sup>(6)</sup>. Car chez Marcuse, l'automatisation généralisée ne signifie pas simplement que la mécanisation s'est développée quantitativement, mais cela signifie que le caractère des forces productives de base a aussi changé.

Cette conception du bonheur dans le travail, cette étude et cette expression du "travail comme jeu ", est bien entendu étrangère à la conception du bonheur chez Marx (pourquoi cette comparaison avec Marx ? Tout simplement parce que Marcuse se veut marxisant - un Freudomarxisme-, mieux un innovateur dans le Marxisme, c'est pourquoi une telle comparaison nous semble indispensable) qui conçoit le bonheur à l'extérieur au travail. Le domaine de la liberté, du travail et du loisir, resterait, selon Marx, séparé, non seulement dans le temps, mais aussi en ce sens que le morne sujet vivrait deux existences différentes dans chacun de ces domaines. L'individu libre trouve son plaisir dans la chasse, la pêche, la critique, le sport, etc., mais jamais dans le travail. L'homme ne serait réellement libre qu'en dehors de la sphère du travail socialement nécessaire. Marx rejette l'idée que le travail pourrait un jour devenir jeu <sup>(7)</sup>. Marcuse rejette à son tour la conception marxienne et va jusqu'à la qualifier de "ridicule" et de "dépassée". "Cette résonance embarrassante, voire ridicule, disait-il, indique peut-être aussi dans quelle mesure cette conception est devenue périmée et relève d'un niveau de développement des forces productives aujourd'hui dépassé." <sup>(8)</sup>

Outre la libération du temps, la transformation du travail en jeu, l'automatisation a d'autres avantages, encore plus importants, à savoir la victoire sur la pénurie et le manque, l'Anankè (Lebensnot). Cette victoire sur

la pénurie mettrait fin au principe de rendement et au principe de réalité qui, selon la théorie Freudienne des instincts, trouve son fondement dans l'Anankè, une fois que le progrès de la civilisation a atteint son apogée. Mais la question qui se pose à nous est de savoir si on peut raisonnablement envisager un état de la civilisation dans lequel les besoins humains soient satisfait d'une manière telle et dans une mesure telle que la sur-répression puisse être supprimée. Marcuse a une réponse à cette question en supposant qu'une telle chose n'est possible qu'aux deux pôles opposés de la civilisation. La première se situe aux débuts primitifs de l'histoire, et la seconde se situe dans une étape très avancée. C'est là seulement qu'on peut parler d'une victoire sur la pénurie.

La satisfaction dans ce cas là, serait générale et atteindrait tous les besoins humains fondamentaux. "Cette satisfaction, ajoute Marcuse, serait obtenue (et c'est ça l'important) sans labeur, c'est-à-dire sans que le travail aliéné domine l'existence humaine." <sup>(9)</sup> Marcuse se rend compte qu'un changement n'est possible qu'au pris d'une réorganisation complète, non seulement de la structure économique de la société, mais des moeurs et des valeurs, car l'automation, toute seule, ne peut rien faire sans la volonté et la participation de l'homme. Il faudrait faire en sorte que toute la vie sociale soit orientée vers la satisfaction des besoins nécessaires à l'exclusion de la recherche du superflu. De même qu'il serait indispensable que le mode d'existence pacifique, que rendent possible les loisirs, prenne la première place dans les préoccupations des hommes. Or, il est clair que de possibles transformations sont surtout d'ordre idéologique, beaucoup plus que technique. C'est pour cela que Marcuse compte beaucoup sur la "conscience philosophique" des gens pour que les chances et l'installation de cette nouvelle civilisation ne soient pas du domaine de la fiction. A ce moment-là, le rôle des philosophes et des intellectuels issus des classes opprimée (à condition qu'ils ne s'embourgeoisent pas - ce n'est pas une garantie!) serait très important pour éveiller une conscience politique capable de suivre le rythme de l'automation. L'instauration d'une "dictature éducatrice" serait indispensable à ce moment-là, plus que nécessaire. Mais il est difficile de concevoir une telle dictature, même « éducatrice», sans qu'il y est des bavures et des injustices. Et la réponse à l'éternelle question « qui éduque qui ? » resterait sans réponse», voire même comme saugrenue.

Quand à l'automation proprement dite, il est certain qu'elle supprime le labeur, la fatigue et la sueur, même si elle ne supprime pas tout à fait le travail; l'exercice des fonctions dans un cadre automatisé, même s'il ne procure pas le grand plaisir dont parle Marcuse. Même si le travail reste toujours un travail et non un jeu, il est quand même certain qu'un tel travail, dans de telles conditions, serait quand même « agréable». Et même si le

développement de l'automatisation complète ne signifie pas la fin du capitalisme, comme l'a bien supposé Marcuse, il est certain qu'on cette période-là, le système de production capitaliste, basé sur la plus-value et l'exploitation, connaîtrait un sérieux handicap du fait que les professions parasites des « cols blancs » : contrôleurs, surveillants, etc., remplacent les professions productrices des « cols bleus »; la fin de la « mesure du travail » l'affaiblissement de la plus-value, sinon sa suppression totale - faute de force de travail, et surtout, la grande masse humaine au chômage qui ne fait qu'aggraver la situation, du fait que les entreprises automatisées emploieraient moins de monde -, toutes ces choses- là, même si elles ne provoquent pas la fin du capitalisme, il est certain que le capitalisme connaîtrait de très grandes difficultés dans la phase finale de l'automatisation. C'est pour ces raisons là qu'aujourd'hui beaucoup de gouvernements (et d'entreprises) refusent de développer l'automatisation, et d'automatiser entièrement leurs usines, et se contentent uniquement d'une industrie semi-automatisée, ce qui permet à ces entreprises de bien fonctionner et de suivre le rythme actuel. Si une industrie semi- automatisée est bénéfique pour le patronat et aliénante pour le prolétariat, il est certain que dans une phase entièrement automatisée, la situation serait moins agréable pour le capitalisme, sinon dangereuse, ce qui explique leur réticence et leur défiance actuelle. Mais comme l'automatisation est une nécessité pour le capitalisme, en vertu des lois du profit et des lois de la concurrence internationale, le système capitaliste n'a pas beaucoup de choix à faire devant l'automatisation.

Outre le rôle libérateur de la dimension technologique, la dimension esthétique joue aussi un rôle très important dans le " projet " de libération défendu par Marcuse. Si la technologie s'attaque à l'infrastructure, au mode de production de la société capitaliste établie, et menace de substituer à la technique actuelle, aliénante dans son ensemble, une nouvelle technique libératrice - ce ne laisse que sur le plan du travail, connue sous le nom de l'automatisation -, la dimension esthétique, selon Marcuse, contribue à son tour à « concrétiser » ce projet de libération. De part son effet sur la superstructure, la culture d'une façon générale l'art « peut contribuer à changer la conscience et les pulsions des hommes et des femmes qui pourraient changer le monde ». <sup>(10)</sup> Il est par contre certain que l'art, en tant qu'art, reste incapable de « changer le monde ». Tout ce qu'il peut faire, c'est de contribuer à la naissance d'une "nouvelle sensibilité" capable de créer des situations nouvelles qui seraient négatrices des situations actuelles.



## 2 - L'ART COMME FACTEUR DE CHANGEMENT

Si la fonction libératrice de l'art tient une grande place dans les écrits de Marcuse, son préluce, l'imagination, trouve, elle aussi, une place assez importante dans le champ de l'esthétique. Il est certain que l'imagination a un rôle assez important dans la structure mentale de l'individu. Elle tâche de créer une harmonie entre les couches profondes de l'inconscient et les cogitations supérieures de la conscience; entre le rêve et la réalité. Elle recèle les idées éternelles, mais refoulées de la mémoire individuelle et collective, les images taboues de la liberté.<sup>(11)</sup> La fonction créatrice de l'imagination qui envisage de créer un monde meilleur a été longtemps écartée et rejetée dans le domaine de l'utopie, par le principe de réalité régnant. L'imagination insiste sur le fait qu'elle doit et peut devenir réelle, que derrière la fiction réside le savoir.

L'imagination est bien entendu le préluce de toute réalisation artistique. La fonction cognitive de l'imagination conduit ainsi à l'esthétique, en tant que «science de la beauté». Et derrière la forme esthétique on trouve l'harmonie de la sensualité et la raison, qui malheureusement a été refoulée. La protestation continue contre le système établi. L'art incarne probablement le retour de ce qui est refoulé sous sa forme la plus visible, et l'imagination artistique donne une forme au «souvenir inconscient» de la libération qui a échoué, de la promesse qui a été trahie. Sous le règne du principe de rendement, l'art oppose aux institutions répressives l'image de l'homme en tant que sujet libre, mais, dans les conditions de l'aliénation, l'art ne peut présenter cette image de la liberté que comme négation de l'aliénation. Depuis l'éveil de la conscience à la liberté, il n'y a pas d'oeuvre d'art véritable qui ne révèle pas le contenu archétypal de la négation et de l'aliénation. Pour être niée, l'aliénation doit être représentée dans l'oeuvre d'art avec l'apparence de la réalité comme dépassée et maîtrisée.

L'imagination, dans tout cela, est avant tout l'activité créatrice sur les différents problèmes à résoudre. De même que la fonction critique de l'imagination réside dans son refus d'accepter comme définitives les limitations imposées à la liberté. Outre l'importance de l'imagination dans le domaine de l'art, Marcuse attache une grande importance à d'autres composantes de l'esthétique, telles que la forme, la subjectivité de l'oeuvre d'art, l'autonomie de l'art, la sublimation esthétique, etc., Contrairement aux intellectuels «réalistes» qui ne voient l'efficacité de l'art que dans son reflet de la réalité sociale et politique, Marcuse est par contre partisan de l'autonomie de l'art (par art, Marcuse entend le plus souvent la littérature) vis-à-vis des rapports sociaux donnés. Cette autonomie est, selon Marcuse,

nécessaire à l'art pour sauvegarder son indépendance et éviter de trébucher dans la propagande politique. C'est pourquoi, il n'a pas hésité à réfuter la théorie marxiste de l'esthétique, selon laquelle l'oeuvre d'art doit refléter et receler avec fidélité tous les rapports sociaux, c'est-à-dire que le potentiel de l'art ne doit exister qu'à l'intérieur de ces rapports-là. Au contraire, c'est dans la forme esthétique et non dans le contenu social de la lutte de classes, que Marcuse trouve le potentiel politique de l'art. C'est justement parce que «l'art est séparé du processus de production matérielle qu'il peut démystifier la réalité reproduite par ce processus. L'art adresse son défi au monopole que s'arroge la société établie de déterminer ce qui est "réel". Le moyen consiste à créer un monde fictif qui soit néanmoins «plus réel que la réalité elle-même». <sup>(12)</sup> L'art selon Marcuse doit présenter des vérités transhistoriques et universelles, et de surcroît, faire appel à une conscience qui n'est pas seulement d'une classe déterminée, mais celle d'êtres humains en tant qu'ils appartiennent à l'espèce et développent leurs facultés promotrices de vie<sup>(13)</sup>.

L'universalité de l'art ne peut se baser exclusivement sur l'univers d'une classe particulière, car l'art dirige sa perspective vers quelque chose d'universel qui est l'humanité, qui n'est contenu dans aucune classe particulière, pas même le prolétariat, la "classe universelle" de Marx qui, selon lui, validerait la vérité de l'art. Cette autonomie et cette universalité l'art les trouvent dans la forme esthétique. La fonction critique de l'art, sa contribution à la lutte pour la libération, disait Marcuse, réside dans la forme esthétique. Car une oeuvre d'art n'est authentique ou vraie ni en vertu de son contenu (c'est-à-dire d'une représentation "correcte" des conditions sociales), ni en vertu de sa "pure" forme, mais parce que le contenu en est devenu forme.<sup>(14)</sup> Si la forme esthétique éloigne l'art de l'actualité de la lutte des classes, elle constitue, par son autonomie, une contre conscience qui est la négation de l'esprit réaliste conformiste. Quant à la subjectivité, composante principale de la forme esthétique et de l'autonomie de l'art, elle trouve une place assez considérable au sein de la fonction libératrice de l'art. Car aujourd'hui, la subjectivité, estime Marcuse, a pris une valeur politique en devenant une force d'opposition à une situation agressive et exploiteuse.

La subjectivité libératrice se constitue dans l'histoire intérieure des individus - leur propre histoire qui n'est pas identique à leur existence sociale. C'est dans leurs histoires personnelles, intimes (leurs joies et leurs peines) que se manifeste cette subjectivité qui n'est pas nécessairement fondée sur leur situation de classe et qui est loin d'être comprise et résolue dans cette perspective. Cette subjectivité dont Marcuse fait l'éloge a été totalement rejetée par les théoriciens de l'esthétique marxiste. D'où leur

préférence pour le **réalisme** qu'ils considèrent comme le modèle type de l'art progressiste. Pour mener à bien son rôle de libérateur, la subjectivité doit faire appel à la sublimation esthétique, autre composante de la dimension esthétique, qui sert de véhicule à la fonction critique et négatrice de l'art. Elle a pour fonction de transcender la réalité immédiate, et met, de ce fait, un terme à l'objectivité réifiée des rapports sociaux établis, et ouvre une nouvelle dimension de l'expérience, d'où la renaissance de la subjectivité rebelle - qui est très utile à la réalisation d'une nouvelle situation différente de ce qui est établi.

L'oeuvre d'art échappe de la sorte au réalisme, et acquiert une signification et une vérité qui lui sont propres. Cette transformation esthétique finit par atteindre ses objectifs, et donne la possibilité à l'oeuvre d'art de représenter la réalité, la mettre en accusation, sans pour autant tomber dans la propagande. Ceci dit, il ne faut surtout pas croire que l'art réussit, à lui seul, à changer quoi que ce soit, moins encore le monde. Tout ce qu'il peut faire, c'est de "contribuer à changer la conscience et les pulsions des hommes et des femmes qui pourraient changer le monde."<sup>(15)</sup> Tout ce qu'il peut être, c'est de devenir une "promesse de libération", une promesse qui s'exprime à travers la forme esthétique. Mais cette promesse évoque l'apparence la réalité, "mais seulement son apparence car l'accomplissement de la promesse ne relève pas de l'art."<sup>(16)</sup> Si l'art reste, malgré tout contraint de se plier à certaines limites, il témoigne, quand même, de la nécessité de la libération, en tant que représentant du "but ultime de toute les révolutions : la liberté et le bonheur de l'individu."<sup>(17)</sup>

Cette conception de Marcuse sur l'art ne peut pas passer sans surprendre le lecteur qui a suivi Marcuse dans toutes ses réflexions précédentes, notamment ses positions de révolte vis-à-vis du système établi, et de toutes ses composantes. Car, comme on peut bien le remarquer, le manque de cohérence et d'harmonie entre le domaine de la vie politique et social et le domaine de l'art est flagrant. Elle est surprenante dans la mesure où Marcuse prêche la contestation permanente, la pratique de la violence, quand il aborde les questions politiques, socio-économiques, et cette contestation, cette révolte au grand jour, est absente, voir même complètement exclue, quand il aborde la question de l'art et de l'esthétique. C'est ainsi qu'il n'a pas hésité à exiger une autonomie complète de l'art vis-à-vis de la réalité sociale pour sauvegarder son indépendance et lui faire éviter toute fonction de propagande, une fonction fort réprouvée dans le "réalisme" socialiste (Soviétique surtout). Si Marcuse avait critiqué ce "réalisme", c'est parce qu'il avait vu que ce réalisme s'est transformé en propagande politique qui cherche à camoufler et à protéger les défauts des systèmes socialistes établis. Probablement c'est cette raison- là qui a rendu

Marcuse méfiant et critique vis-à-vis du réalisme socialiste. Décidemment les temps ont changés; la répression est apparue dans les sociétés dites socialistes, et le réalisme littéraire était loin d'accomplir sa fonction initiale, à savoir la liberté. Et avec ce changement, ce bouleversement dans l'histoire, Marcuse, qui se voulait marxiste, n'était pas satisfait de la manière dont l'art était utilisé.

Même si réflexions de Marcuse sur l'art (réflexions "pacifistes") sont en grande partie en contradiction avec ses théories, au sujet de la contestation et de la violence, qui se voulaient brutales, l'harmonie est quasi difficile entre Marcuse le "politique" et Marcuse «l'esthète». Et on a du mal à le suivre dans sa démarche, surtout lorsqu'on sait qu'il est partisan de la «dictature éducatrice» et on imagine mal comment «l'éducation orientée» pourrait atteindre ses objectifs, atteindre les masses populaires, si ces éducateurs: "intellectuels, écrivains, pédagogues, etc.", refusent de parler le langage de la réalité d'une façon claire et accessible, pour que ces masses populaires puissent comprendre le message de leurs "éducateurs", car ces jeux de l'esprit: sublimation de la réalité, subjectivité rebelle, etc., sont un luxe que très peu de gens peuvent se permettre. Et comme la liberté est l'affaire de la majorité, en voit mal comment une telle chose pourrait se produire.

---

1 - Herbert Marcuse, *Vers la libération*, Edition de Minuit, paris, 1963, p. 32

2 - G. Simondon, *Du monde d'existence des objets techniques*, Edition Aubier-Montaigne, paris, 1958, p.127

3 - H. Marcuse, *l'homme unidimensionnel*, Edition de Minuit, paris, 1968, p.62

4 - H. Marcuse, *Eros et civilisation*, Edition de Minuit, paris, 1963, p.10

5 - Ibid., p.p.137.138

6 - H. Marcuse, *l'homme unidimensionnel*, op.cit., p.51

7 - Karl Marx, *Grundrisse (fondements de la critique de l'économie politique)* p.p.596 et S.S.

8 - H. Marcuse, *l'homme unidimensionnel*, op.cit., p.33

9 - H. Marcuse, *Eros et civilisation*, op.cit., p.137

10 - H. Marcuse, *La dimension esthétique*, Ed. Seuil, paris, 1979, p.45

11 - H. Marcuse, *Eros et civilisation*, op.cit., p.126

12 - H. Marcuse, *la dimension esthétique*, op.cit.,p.35

13 - Ibid, p.42

14 - Ibid, p.22

15 - H.Marcuse. *La dimension Esthétique*, op.cit., p.45

16 - Ibid, p.58

17 - Ibid p.80